

LA PRIÈRE EN OCCIDENT AUJOURD'HUI

Société canadienne de théologie

Université Laval, Québec.

21 octobre 2004

par Laurence Freeman o.s.b.

L'ampleur des manifestations de peine et d'émotion suscitées par la mort de la Princesse Diana fut pour l'Église comme pour l'État de Grande-Bretagne une surprise et un défi. Je me trouvais à Londres à ce moment-là et je vis comment les Anglais, gens habituellement agnostiques et d'un tempérament réservé, cherchaient par quels moyens exprimer ce qu'ils ressentaient et avaient désespérément besoin d'exprimer. Personne n'aurait pu dire comment celle qui était devenue une superstar mondiale était en même temps devenue un symbole si puissant qu'il mettait en branle des forces archétypales de la psyché collective. À cette époque, notre centre de méditation de Londres se trouvait près du Palais de Kensington où la Princesse avait vécu. J'ai pu constater *de visu* l'ampleur du phénomène. Des milliers de personnes affluèrent devant sa maison, s'asseyant sur l'herbe en cercles silencieux, chargés de bouquets de fleurs (l'industrie florale dû s'approvisionner d'urgence aux Pays-Bas), et allumant des bougies. Les grilles du parc et les arbres étaient festonnés de photographies, de rubans et de messages écrits. Tout ceci semblait d'un côté très religieux mais de l'autre très païen. On ne remarquait pour ainsi dire aucun symbolisme ou contenu chrétien. Cependant, les gens priaient ou essayaient de prier. Les chefs religieux tentèrent de comprendre le phénomène. Les politiciens savaient qu'ils devaient parler avec beaucoup de prudence. Les funérailles grandioses à l'Abbaye de Westminster, suivies par des millions de téléspectateurs dans le monde, se déroulèrent selon un rituel chrétien traditionnel ponctué de quelques éléments de culture populaire soigneusement choisis. Ce fut une belle et touchante cérémonie qui, sous une forme de prière toute faite, parvint finalement à satisfaire émotionnellement et symboliquement l'attente de gens qui n'allaient plus à l'église depuis longtemps. Pendant un certain temps après les funérailles, les églises signalèrent un accroissement modeste de fréquentation ; mais bientôt les fidèles diminuèrent à nouveau et tout retourna à l'indifférence, la distance et la confusion habituelles en matière de religion.

Le phénomène Princesse Diana (ainsi que les formes de chagrin plus dignes manifestées quelques années plus tard, à la mort de son ennemie la Reine Mère) doit nous inciter à la prudence quant à affirmer que l'Occident post-moderne a perdu tout intérêt ou goût pour la prière. C'est la forme et la compréhension de la prière qui ont changé. Les vieilles formes d'adoration et même la théologie sous-jacente d'un dieu personnel et privé avec lequel nous communiquons au moyen de ces activités ont été ébranlées à la base. Beaucoup de gens y ont recours, mais se sentent mal à l'aise avec elles. Ils recherchent quelque chose de plus profond à l'intérieur des formes liturgiques dégradées et souvent tristes qu'ils utilisent. D'autres les ont complètement abandonnées. Aucune forme ni compréhensions nouvelles faisant autorité n'ont acquis à ce jour une reconnaissance ou acceptation collectives. D'un côté, le phénomène des religions pentecôtistes néo-fondamentalistes prend une rapide ampleur ; de l'autre, les mouvements syncrétistes « new age » connaissent un succès et une croissance tout aussi rapides. Entre les deux, nous avons une masse de gens stressés, débordés de travail ou au chômage, pour qui la religion ou la spiritualité n'est guère plus qu'un loisir, sauf en cas de crise ou de changement personnels, de naissance, de maladie, de mariage, de commémorations ou, bien sûr, à l'approche et au moment de la mort. Dans le bloc communiste, un siècle de répression et de persécution de la religion par l'État n'a pas réussi à tuer l'instinct religieux. Le matérialisme et le sécularisme modernes l'ont étouffé, mais ne l'ont pas éliminé. Peut-être que tout ce que nous avons à faire, à cette étape transitoire de notre singulière évolution culturelle, c'est d'essayer de comprendre ce qui se passe, de regarder profondément en nos cœurs et de nous demander, nous le petit reste de plus en plus réduit des gens ouvertement religieux, ce qu'est la prière et quelle est la meilleure façon de la pratiquer aujourd'hui. La crise post-moderne du sens et des valeurs a profondément affecté le christianisme et ses pratiques de prière ; et c'est une bonne chose, car le christianisme occidental post-impérial avait besoin de se réveiller. Si nous pouvons apporter une réponse aux questionnements actuels, nous pourrions peut-être mieux comprendre l'essence de notre propre tradition ainsi que l'enseignement et la personne de Jésus. Nous serons peut-être capables, alors, d'apporter non seulement un soulagement passager mais aussi une sagesse et un espoir durables à notre monde dément et désespéré.

Commençons, en bonne orthodoxie déconstructionniste, par examiner les différentes significations du mot « pratique ». Une conférence d'évêques catholiques sur le thème de la pratique religieuse abordera la question sous l'angle du nombre de personnes qui assistent à la messe, demandent le baptême ou des obsèques traditionnels. Adressez-vous à un bouddhiste et il vous parlera de sa méditation, de son « assise ».

Dans la tradition de la théologie ascétique et mystique, le mot « praxis » recouvre l'ensemble de la vie vécue dans la foi. Toutes ces significations sont pertinentes pour une compréhension actuelle de la prière. Nous retrouvons l'adage des premiers chrétiens, « *lex orando est lex credendi* », qui, au vrai, signifie : la manière dont vous priez est la manière dont vous vivez. La prière, aujourd'hui, a une grande étendue de significations et d'expressions ; significations et expressions diverses pour des gens et des modes de vie divers.

Quand j'enseigne la méditation - la prière contemplative dans la tradition chrétienne depuis la sagesse des Pères du désert jusqu'à nos jours - j'utilise souvent l'image de la roue. C'est un bon symbole de la prière parce qu'il suggère le mouvement et donc une direction significative de la vie. La prière est simplement notre voyage vers Dieu d'un bout à l'autre. Les rayons de la roue représentent les différentes formes de prière. Beaucoup de vieux rayons semblent avoir pourri et sont tombés ou bien ont besoin d'être remplacés. Mais la signification de toutes ces formes dépend aussi du contexte. Ce qui fonctionne bien en certains lieux ne parvient pas, en d'autres situations, à convaincre les gens que ce sont des pratiques authentiques. Ce qui marche à Taizé peut échouer dans une salle de classe ou une église paroissiale. Des phrases et des gestes qui ont, même pour un athée, une signification à un enterrement, sonnent faux lors de la bénédiction d'un nouveau né. Ma cousine, qui n'est pas une chrétienne pratiquante, m'a demandé récemment de bénir son bébé. J'ai eu de longues et merveilleuses conversations avec elle et son compagnon sur le sens de la naissance et leur nouveau statut de parents. Ils décrivaient selon moi une expérience de Dieu qui était mystique et transformante. Ceci m'a convaincu que la prochaine vague de réflexion théologique doit intégrer les expériences de la sexualité, du mariage et de la vie parentale, telles que les expriment ceux qui en ont une connaissance directe. Ma cousine ne voulait pas de baptême, mais finalement, comme il arrive souvent après de longues discussions, nous réinventâmes la roue. Un rituel fut élaboré à base de lectures empruntées à différentes religions, de prières qui ne s'adressaient pas à un être céleste, et où des pétales de roses remplaçaient l'eau. La cérémonie eut lieu dans le jardin par un bel après-midi d'été anglais. Le père de ma cousine et moi étions les seuls chrétiens pratiquants de l'assistance et nous n'avons pas pu nous empêcher d'échanger un regard et de sourire lorsque, au moment où je semais les pétales de rose sur la tête du bébé, il se mit à pleuvoir.

Voilà un exemple de bricolage avec les rayons de la roue. Une conception plus légaliste des sacrements y verrait une « néo-liturgie » condamnable. Mariages et baptêmes ne peuvent être reconnus par l'Église qu'à la condition d'être célébrés dans des églises selon les procédures appropriées. Cependant, l'Église, dans sa sagesse autocritique, a depuis longtemps reconnu la distinction entre ce qui est *licite*, légalement acceptable, et ce qui est *valide*, c'est-à-dire réel aux yeux de Dieu et de l'homme. Ainsi, un prêtre retourné à l'état laïc peut valablement mais non licitement célébrer la messe. De nos jours, pour la plupart des gens, ce qui compte dans la prière, c'est sa validité au sens d'authenticité et non sa simple légitimité. Les sacrements ne sont généralement plus considérés comme un monopole protégé par, et protégeant les droits acquis d'une classe cléricale. De plus, maints rayons de la roue, ou formes de prière, ne relèvent en rien du religieux explicite. Beaucoup considèrent un week-end de randonnée en montagne, un jogging, une activité de loisir correspondant à une vraie passion, comme des formes de prière. Toute chose qui focalise positivement la personne entière dans la simplicité et l'attention pure peut à bon droit être appelée prière et peut-être même « adoration en esprit et en vérité ».

Poursuivons notre exploration du symbole de la roue de la prière. Une roue doit être en contact avec le sol si l'on veut faire avancer la voiture ou la charrette. C'est la *praxis*. La prière a besoin d'être incarnée dans le temps et l'espace. Dès l'origine, les premiers chrétiens, comme les musulmans et les bénédictins par la suite, prirent l'habitude de ponctuer leurs activités quotidiennes de « temps forts de prière ». L'objectif n'était pas de satisfaire un Dieu ni d'apaiser sa colère ou sa jalousie. Il était d'entretenir et d'approfondir l'expérience de la prière continue, ultime but spirituel de toute pratique religieuse ; il ne s'agissait pas tant de prier que de *devenir* prière. À un certain moment au cours de l'histoire, ce sens du but spirituel s'est affaibli au profit d'une idée plus légaliste de la prière comme simple satisfaction d'une obligation personnelle ou sociale : dire ses prières ou aller à l'église. En même temps s'est développée une conception plus légaliste du péché et du pardon. Manquer à ces règles et obligations vous faisait vivre dans le scrupule, la culpabilité, la honte ou la crainte du châtement divin. Mais dans les premiers temps de l'Église, les moments et les pratiques de prière faisaient partie d'une approche intégrale : le projet humain de transformer la totalité de la personne en un être spirituel. « Soyez transformés par le renouvellement de votre intelligence... » écrivait Paul à l'adresse des Romains.

Une histoire d'un Père du désert rend bien compte de cette vision. Un jour, un vieil abba fut questionné par son disciple sur la prière. Je fais toutes les prières comme il faut, je jeûne, j'observe les règles morales et... que puis-je faire de plus ? Que me manque-t-il ? Pour toute réponse, le vieillard écarta les bras et se mit à

briller jusqu'aux extrémités des doigts du feu de la prière qui brûlait continuellement dans son cœur. Le disciple comprit.

Tous les rayons de la roue sont des expressions valides de la prière si elles sont pratiquées d'un cœur pur exempt des peurs associées à la compulsion intérieure ou extérieure. C'est là un élément essentiel de la spiritualité contemporaine : qu'elle respecte la liberté de la personne. Le danger, ici, c'est l'anarchie de l'hyperindividualisme. Une rigidité fondamentaliste collective n'apporte aucune solution à ce problème. La prière exige un équilibre entre individualité et identité collective qui respecte et accroît la liberté de l'esprit. Si tant de gens se disent spirituels et non religieux, c'est parce qu'ils considèrent que les institutions religieuses ne respectent pas cet équilibre. Ils constatent qu'il est fait un usage excessif de la force pour atteindre ce qui est, par essence, un état non-violent. Aucune pratique spirituelle n'est réellement efficace si on l'accomplit par peur.

Cependant, les rayons de la roue sont des *expressions* de la prière qui rayonnent à partir du centre et reviennent de la diversité à l'unité du centre. Que trouvons-nous dans ce centre ? On peut donner deux réponses, spirituelle et religieuse. Du point de vue spirituel, nous trouvons l'immobilité. En effet, sans cette immobilité, il n'y aurait pas de mouvement. Si l'essieu d'un chariot n'est pas immobile, la roue va zigzaguer et vous ne serez pas en mesure de contrôler la direction. Marthe a besoin de Marie. L'immobilité est cette concentration de la conscience harmonisée qui produit un mouvement significatif et compatissant. La contemplation sous-tend l'action. Soyez d'abord, ensuite vous serez prêt pour toute action. Cette priorité de l'immobilité contemplative dans la signification de la prière appartient à la sagesse universelle. Le cri du psaume, « Arrête et sache que je suis Dieu » est repris dans toutes les grandes traditions dans leur noyau contemplatif commun.

Que trouve-t-on du point de vue *religieux* au centre de la roue de la prière ? Ceci est variable selon la religion, mais pour le chrétien la réponse est simple : nous trouvons l'intelligence du Christ, la prière de Jésus en personne dans son attention au père qui simultanément et également nous embrasse et embrasse toute la création. C'est la théologie essentielle de la contemplation chrétienne, celle que l'on trouve dans l'ouvrage de John Main, *Un mot dans le silence, un mot pour méditer*. Dans le paradoxe de cette expérience, nous pouvons alors dire « Je ne sais pas comment prier (malgré tous les rayons de la roue et formes de prières) mais le Christ prie en moi plus profondément que les mots ou les expressions issues de cet univers de signes ». Ici, la pauvreté en esprit acquiert un sens, de même que le vieil adage monastique selon lequel « le moine qui sait qu'il prie n'est pas vraiment en prière, tandis que le moine qui ne sait pas qu'il prie est vraiment en prière ».

La doctrine chrétienne de la présence de l'Esprit en nous exige que toute théologie de la prière tienne pleinement compte du « côté droit » de la conscience, de la dimension apophatique, du nuage de l'inconnaissance, de la prière du cœur, en tant qu'elle est distincte des formes de la prière mentale ou liturgique. L'Église institutionnelle a toujours été mal à l'aise avec cette dimension malgré la logique de cette vision et de l'enseignement contemplatif de Jésus lui-même sur la prière. Le rôle traditionnel de l'Église hiérarchique dans la régulation des sacrements, la formation de la jeunesse, le maintien de la stabilité sociale au moyen de l'ordre religieux l'a amenée à se restreindre pour l'essentiel à l'univers des signes sacrés, à la dimension kataphatique de la prière. « La source et le sommet de la vie de l'Église, » déclare le Concile Vatican II, « est la célébration de l'eucharistie. » Bede Griffiths désapprouvait tranquillement : la source et le sommet de sa vie, disait-il, c'est l'Esprit. Évidemment, si l'on affirme que c'est l'eucharistie, il est plus facile de contrôler l'Église. Il ne s'agit pas là d'une simple querelle de mots, mais d'une distinction qui, dans l'Église, éclaire les rôles différents et complémentaires des prêtres diocésains d'une part et des ordres religieux et monastiques d'autre part. Mais elle illustre également la crise du divorce actuel entre religion et spiritualité.

Jésus est autant un maître de contemplation que de non violence. Le lien entre les deux est un autre sujet, mais je ne voudrais pas passer sur ce point sans souligner que ces deux piliers de l'enseignement de Jésus (la contemplation et la non violence) sont inconcevables et irréalisables l'un sans l'autre. Pour s'en tenir au versant contemplatif de son enseignement, tournons-nous vers le Sermon sur la montagne. À propos de la prière, il développe dix points dont aucun n'a trait à des formes extérieures ou des rites, sauf pour nous mettre sévèrement en garde contre les dangers de l'hypocrisie, d'une religion tout extérieure et de l'ego religieux.

1. La prière n'est pas une quête égotiste de l'approbation d'autrui
2. Elle est une entrée dans la chambre intérieure du cœur
3. Il faut user des mots avec parcimonie

4. Avoir confiance en Dieu signifie que nous faisons l'expérience que la connaissance de nos besoins préexiste en Dieu
5. Nous ne pouvons pas prier sans être dans le processus et la grâce du pardon
6. D'autres pratiques de maîtrise de soi comme le jeûne revêtent un sens positif et joyeux
7. Les soucis matériels sont fondés mais subordonnés à une vision spirituelle de la vie
8. L'illumination (la bonne santé de l'œil de l'âme) est nécessaire
9. Nous devons être libérés des anxiétés compulsives
10. L'attention doit être unifiée sur le moment présent

Tels sont les éléments de la contemplation, et leur valeur est éternelle. Nous pouvons sans crainte confronter la crise post-moderne de la religion à l'autorité de cet enseignement. Dans le débat confus autour du sens de la prière et de l'autorité des institutions religieuses dans un monde post-moderne, ces points concernant la prière résument l'essentiel. C'est ce que Paul VI semblait penser lorsqu'il déclarait que la mise en oeuvre de l'esprit du Concile dépendrait du développement de la contemplation chez les laïcs. L'homme moderne, ajoutait-il, n'est pas en quête de maîtres mais de témoins. (On peut s'interroger sur ce qu'aurait pu être la vie de l'Église au cours des cinquante dernières années si cette conception révolutionnaire n'avait pas été éclipsée par l'immense perturbation de l'autorité de l'Église créée par l'encyclique de 1968, *Humanae Vitae*.) Rahner, qui pensait que le chrétien du futur serait contemplatif ou ne serait pas, était à peu près du même avis. (Comment comprendre cette remarque à la lumière de la prédiction selon laquelle 80% des chrétiens seront bientôt pentecôtistes, cela ferait aussi l'objet d'une autre conférence.)

Néanmoins, les nombreux sens de la prière ou de la « pratique spirituelle » comme le non-religieux préfère l'appeler ne sont pas chaotiques. On peut les comprendre si on les rapproche non seulement de la fluidité culturelle mais aussi du niveau de conscience spirituelle éveillé chez le pratiquant, la personne qui prie. Ceci peut paraître élitiste mais ce n'est, en fait, qu'évolutionniste. La prière a un sens différent, et sa forme diffère selon le degré de développement humain, d'intégration personnelle. Ceci ressort clairement des nombreuses études récentes sur les stades de développement de la foi et sur la formation de la psyché telle que nous la comprenons à ce jour. Il ne faut voir ni jugement ni sentiment de supériorité dans ces propos. Et naturellement, il est impossible d'évaluer le stade de développement d'autrui en termes spirituels. La seule chose qui importe, ce sont les résultats : vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Le dalai-lama l'exprime très simplement en disant que la religion devrait produire de bonnes personnes et que « ma religion, c'est la bonté ».

Malgré tout, il est possible de parler de niveaux d'éveil spirituel. La déclaration du télé-évangéliste, le 12 septembre 2001, selon laquelle l'attaque sur New York était le châtimeur de Dieu sur les homosexuels et les défenseurs de l'avortement présents dans la ville, ne se situe pas au même niveau que l'annonce en pleine page de Thich Nhat Han dans le *New York Times* appelant instamment à une réponse non violente, ou le raisonnement courageux et réfléchi du pape en faveur de la paix et contre l'attaque préventive de l'Irak.

Il y a une dimension horizontale dans cette question de la prière aujourd'hui : c'est la largeur des formes de la prière, le syncrétisme, l'influence du Nouvel Âge et des styles de l'Orient. Il y a aussi la découverte moderne des formes physiques orientales de la prière - taï chi et yoga - qui, malheureusement, ont été négligées par le christianisme, la religion de l'incarnation. Ce sont sans doute les influences les plus précieuses et les plus aisément assimilées de la religion orientale sur l'Occident moderne. Mais, comme je l'ai dit, il y a aussi une dimension verticale : la profondeur de la conscience spirituelle dans la personne qui prie. La simplicité et l'unité du moyeu de la roue de la prière vécue dans le cœur de la personne, sont une réalité. Lorsqu'une personne commence à sonder ces profondeurs intimes, à pénétrer dans la « chambre intérieure » de la prière, cela ne signifie pas qu'elle abandonne toutes les formes de la prière à l'exception de la pratique méditative. En fait, il se peut même qu'elle en adopte de nouvelles qui l'aident à poursuivre sa pratique contemplative et qui l'enrichissent. Un amour renouvelé pour la *lectio divina* et une nouvelle compréhension mystique de l'eucharistie sont, chez les méditants chrétiens, des fruits très courants de l'Esprit. Mais la dimension de profondeur de la prière modifie à coup sûr la compréhension du sens de ces formes traditionnelles de la prière.

Au demeurant, ce changement s'insère dans l'évolution naturelle de la conscience au cours du temps vers la contemplation. Pour la théologie chrétienne classique comme pour la philosophie du monde antique, la contemplation est le but de la vie. Jung disait quelque chose d'analogue à propos des buts de la seconde moitié de la vie. Un jour, j'ai rencontré une femme aux Philippines qui avait commencé depuis peu à méditer dans notre centre. Elle me raconta que sa foi en Dieu et son approche de la prière avaient été complètement bouleversées par l'enlèvement et le meurtre de son jeune neveu. Lorsque l'enfant fut enlevé, elle-même et les autres membres de la famille décidèrent de bombarder le ciel en permanence. « Demandez et vous

recevrez. » Telle était la simplicité de leur foi. Elle fut ébranlée lorsque leurs prières échouèrent. Pourquoi donc Dieu laisse-t-il s'accomplir le mal, surtout envers des innocents ? Elle ne rejeta ni Dieu ni la prière, mais elle ne savait plus ni qui ni qu'est-ce qu'était Dieu réellement, et la prière lui devint un mystère total. Saint Augustin parle de cette étape essentielle dans le développement de la foi en rapport avec la prière dans sa lettre à Proba :

À certains moments, nous ramenons nos esprits à la tâche de la prière en les écartant d'autres soucis et préoccupations, ce qui d'une certaine façon refroidit notre désir, nous rappelant par les mots de notre prière à la concentration sur ce que nous désirons. C'est pourquoi, les paroles de l'Apôtre « faites connaître vos demandes à Dieu » ne doit pas être entendues comme si les demandes devaient être portées à la connaissance de Dieu qui assurément les connaissait avant qu'elles ne soient exprimées, mais comme étant portées à notre connaissance sous le regard de Dieu dans l'exercice de la patience... Nous avons besoin de mots pour nous aider à revenir à nous-mêmes et nous faire voir ce que nous demandons, non pour nous faire supposer que le Seigneur doit être informé ou fléchi par des mots.

Autrement dit, prier ce n'est pas dire à Dieu ce qu'il ne connaît pas ; ou dire à Dieu ce qu'il doit faire ; ou demander à Dieu de changer d'avis ; ou demander à Dieu d'être de mon côté contre d'autres. Tout ceci, me direz-vous, n'est que du bon sens chrétien ordinaire, mais on l'entend rarement exposé de cette manière en chaire ou dans les salles de classe. Peut-être saint Augustin jugeait-il qu'il ne fallait pas le dire haut et fort, à l'instar de Voltaire qui n'aimait pas que ses hôtes parlent de leur athéisme devant les domestiques. Il est intéressant de noter que c'est dans la même lettre à Proba qu'Augustin fait ce qui, je pense, est la seule référence dans son œuvre à une méthode pratique de prière contemplative :

Les frères d'Égypte, dit-on, offraient des prières fréquentes mais très brèves, dans le style jaculatoire, de peur que leur vigilante concentration, indispensable pour qui veut prier, ne faiblisse et ne soit émoussée par un excès de longueur. Par là, ils démontrent bien également que cette concentration, de même qu'elle ne doit pas, si elle ne peut durer, être forcée jusqu'à s'émousser, elle ne doit pas, si elle dure, être interrompue rapidement.

Il fait référence, ici, à la « formule » ou mantra recommandée par Jean Cassien dans sa Dixième Conférence qui est à l'origine de la redécouverte par John Main de cette forme de méditation, et plus tard, de la Communauté mondiale de méditants chrétiens qui, aujourd'hui, la pratique et l'enseigne dans cent quinze pays. Autrefois considérés comme une pratique spécifiquement monastique de « prière pure », elle a connu, à notre époque post-moderne, une transformation démographique. Ce qui, autrefois, semblait ne convenir qu'à une élite spirituelle s'est aujourd'hui totalement démocratisé. C'est un bon exemple de l'évolution de la doctrine chrétienne.

La foi de la femme philippine dont je parlais traversa une crise. Elle lui était personnelle et ne semblait pas toucher les autres personnes qui avaient prié avec elle avec tant de sincérité pour demander l'intervention divine. C'est la même crise de langage, de pensée et de sens touchant les questions religieuses que traverse collectivement la culture occidentale. Ayant parlé de son dilemme à un ami qui pratiquait la méditation, celui-ci l'invita à son groupe hebdomadaire. Elle méditait déjà deux fois par jour depuis quelques mois lorsque je la rencontrai. Elle n'avait pas eu, disait-elle, de réponses à toutes ses questions mais elle se sentait plus proche de Dieu et elle avait été conduite vers une forme de prière qui était elle-même une grande grâce, une perle de grand prix, dans sa vie. L'angoisse de la crise traversée par sa foi avait conduit à une croissance. Comme dans d'autres domaines, nous grandissons spirituellement en traversant des crises. Pour reprendre les termes de Jean de la Croix, elle avait entamé le pèlerinage contemplatif après avoir connu la nuit obscure des sens. Peut-être que la culture occidentale tout entière se trouve actuellement dans cette nuit obscure, privée de la « consolation sensible » qu'elle recevait autrefois de ses formes familières et réconfortantes de prière. Peut-être faudrait-il aussi que la sagesse de l'Église s'attache à expliquer que cette nuit obscure, comme le dit Jean de la Croix, est celle de l'aveuglement causé par la lumière de Dieu et non celle de la privation de l'amour divin. Et peut-être que l'Église devrait enseigner la contemplation avec confiance plutôt que d'essayer de persuader les gens de mettre leurs vitesses spirituelles en marche arrière.

S'il n'est pas contrarié, le mouvement naturel de l'esprit humain nous conduira assurément vers la contemplation. Mais comme pour toute fonction ou besoin naturel de l'être humain - apprendre à marcher et à parler, par exemple -, nous avons besoin d'aide. La crise actuelle de la religion, la perte d'autorité qui affecte les institutions et le leadership religieux, font que cette aide est difficile à donner. C'est un peu comme lorsque la société Bell perdit son monopole et qu'une foule de petites entreprises de téléphone envahirent le marché américain. (Aujourd'hui, il est plus difficile de passer un coup de téléphone aux États-

Unis qu'en Inde.) L'Église occidentale a perdu son monopole sur la prière et la spiritualité. Cependant, elle a encore beaucoup de choses à enseigner qu'aucun autre groupe ne pourrait enseigner, ceci en dépit du fait que les stades classiques et ordonnés du développement religieux ne sont plus guère possibles aujourd'hui. La transmission du savoir de base sur l'Évangile et la doctrine chrétienne s'est interrompue ; il suffit qu'une seule génération renonce à transmettre pour déranger et menacer radicalement toute tradition ou culture. On entend encore dire parfois qu'il ne convient pas d'enseigner à méditer aux gens tant qu'ils ne sont pas prêts à le faire (et un directeur spirituel averti vous dira quand vous êtes prêts). Mais cette idée est de plus en plus dépassée. Les gens méditent. Ils sautent les étapes traditionnelles de l'apprentissage de la foi et se lancent sans hésiter. Très souvent, le clergé, qui n'a reçu aucune formation à la prière contemplative se sent menacé. Parfois, il la rejette comme une forme erronée de spiritualité : « s'ils sont tellement spirituels, pourquoi ne viennent-ils donc pas à l'église ? » Mais cette réaction aussi est en train de changer, et au lieu de rejeter la pratique contemplative qu'ils constatent chez les laïcs, beaucoup de prêtres se mettent à son école.

Ce n'est qu'en s'adaptant à la réalité de la quête et de la pratique spirituelles du monde moderne que l'Église sera capable de remplir la mission qu'elle tient de Dieu d'enseigner et de guider. Ce n'est que dans cet esprit d'adaptation initié par Vatican II que l'Église sera capable de répondre aux problèmes réels que l'homme moderne rencontre avec la prière. Beaucoup de ces questions seront abordées au cours de cette conférence. À qui s'adressent nos prières ? Qui est le « tu » de notre prière ? Qui est celui qui prie ? Quel lien unit la prière du chrétien à la pratique spirituelle du bouddhiste ? Qui ou qu'est-ce qu'est Dieu ? Quel est le rapport entre connaissance de soi et connaissance de Dieu ?

Telles sont les questions théologiques intéressantes de notre époque. Malgré le protectionnisme universitaire de nombreuses facultés de théologie qui refusent de laisser entrer la spiritualité dans leur champ d'étude, une réserve qui se reflète dans l'attitude de maints leaders pastoraux essayant de défendre la vie liturgique traditionnelle, ces questions sont très largement débattues. Mais ce ne sont pas de simples questions académiques ; elle touchent l'être humain en profondeur. Elles sont posées et explorées par les gens au niveaux de leur propre expérience spirituelle. Celui qui prie, disait Évangé, est théologien et un théologien est quelqu'un qui prie. Dans l'Église d'Occident, nous sommes sans doute en train de retrouver ce respect pour l'apophatique qui ne s'est jamais perdu dans l'Église d'Orient où, par conséquent, le lien entre théologie et prière ne fut jamais intellectuellement rompu.

Pour conclure, j'aimerais réfléchir sur le sens de la prière pour les jeunes d'aujourd'hui, dans un monde façonné par la philosophie de la déconstruction et la culture profane.

La modernité nous contraint à poser ces questions, une modernité que nous devrions accueillir de bon gré au lieu de nous en plaindre ou d'être déprimé parce que le nombre de paroissiens diminue et les églises ferment. Nous avons maintenant une nouvelle occasion de mieux comprendre et d'explorer le sens de l'Évangile. Par exemple, nous commençons à voir un fruit de cette re-découverte du familier dans la compréhension nouvelle du lien étroit unissant les enseignements de Jésus sur la contemplation et sur la non-violence. Comme nombre de théologiens d'aujourd'hui le reconnaissent, l'athéisme en tant qu'aspect de la modernité n'est pas qu'un ennemi. C'est aussi une purification de la foi, une forme de l'apophatique, une critique radicale menant à une authenticité plus profonde. Ce grand mystique post-moderne du XIII^e siècle qu'était Maître Eckart, nous presse de « prier Dieu de nous débarrasser de Dieu ». La conclusion de Derrida selon laquelle l'acte éthique suprême est le don de soi mais que ceci est humainement impossible, a conduit de nombreux théologiens à une fructueuse réévaluation du sens de l'incarnation, de la rédemption et de la grâce, ainsi que de l'unicité de Jésus.

Cependant, telle qu'elle est vécue de nos jours par la plupart des gens, la modernité est plutôt sombre. La civilisation occidentale ressemble de plus en plus à un désert de sens et à une crise quotidienne pour survivre dans la dignité. Michel Houellebecq exprime tout ceci avec une douloureuse et troublante crudité. Dans ses romans, la modernité est perçue comme un monde tourmenté par un excès de choix dépourvus de sens et une diminution de liberté. La vie morale s'est desséchée en une solitude vide et subjective. Dans *Les Particules élémentaires*, la description de l'enterrement signe, sur le mode tragi-comique, la faillite du langage religieux et de la croyance en son sens, même chez ceux qui le manipulent.

Au fond, ce qui fait de lui un porte-parole significatif des tiraillements de la post-modernité, c'est son humour, la tentative cynique et désespérée de comprendre le destin et de s'en distancier par la description et le rire. « Ce n'est pas encore le pire si nous pouvons dire que c'est le pire » disait Shakespeare. Si la religion a des difficultés à s'adapter au monde moderne, l'art, quant à lui, n'en a pas. Il est dans sa nature de refléter ce que les gens vivent et pensent, et, peut-être, par ce simple geste, de changer le cours des choses. Le lien ancestral entre religion et art, autrefois exprimé dans la « beauté de la sainteté », dans la liturgie elle-même, a

été si gravement endommagé qu'il ne nous reste plus que l' « art religieux » et, souvent, la condamnation religieuse de l'art profane. De même, la religion n'entretient plus avec la science de lien créateur et incitant mutuellement à l'humilité ; trop souvent, elle se polarise sur les dangers de la recherche scientifique et de la découverte en mythifiant à l'excès la « loi naturelle » et la « loi surnaturelle ».

Le sombre regard sur le présent porté par Houellebecq se reflète dans sa prophétie sur le suicide génétique de l'espèce humaine et l'autocréation d'une race immunisée contre la souffrance et programmée pour le plaisir plutôt que la transcendance. C'est d'autant plus inquiétant que cette vision du futur est partagée par un nombre croissant d'écrivains, comme Margaret Attwood dans son récent *Oryx and Crake*. S'ils ont raison, nous n'aurons bientôt plus besoin de réunir des conférences comme celle-ci.

Dans la vision de Houellebecq plus sinistres encore sont le champ de ruines des relations humaines, l'échec de l'habitude de la fidélité et l'impossibilité de faire le don de soi-même. Dans un tel monde, le sexe se voit chargé de l'impossible fardeau d'être la source principale du sens et la seule voie de communication de soi radicale. C'est un monde sans la prière. Pourtant, de la stérilité et du désespoir même d'un tel monde semble jaillir une timide étincelle de spiritualité, comme par la simple friction entre la conscience humaine et le monde non-humain, le personnel et l'impersonnel, l'Homme et la nature, et, osera-t-on, la créature et le créateur ?

Dans le monde de Houellebecq une figure comme le dalaï-lama, si elle traversait la scène, se verrait gratifiée d'un petit signe dédaigneux de reconnaissance. En fait, il n'en est pas vraiment ainsi dans la réalité. Récemment, j'ai emmené un groupe de mes étudiants à une conférence que le dalaï-lama donnait dans une cathédrale. Comme à son habitude, il parla avec simplicité, brièveté et humour, sans grandes exhortations ni commandements. Tout était très simple et évident. Il ne mettait pas en œuvre ses grandes ressources philosophiques. J'imaginai que les étudiants seraient déçus mais ils réagirent à quelque chose qui dépassait la parole. Ils lui firent confiance. Il était joyeux, humble, confiant et non coercitif. Je ne dis pas qu'on ne trouve pas de leaders tels que lui dans le christianisme, mais que les étudiants furent capables de répondre à cette évidente fécondité de la prière dans sa personnalité d'une manière qu'il leur aurait été plus difficile de témoigner à l'égard d'un chrétien s'exprimant, comme lui au demeurant, du haut d'une chaire de cathédrale. Après la conférence, leurs remarques portèrent sur la différence qu'ils avaient notée entre la simplicité et la gaieté du dalaï-lama et l'air plutôt tendu et sévère du clergé de la cathédrale - un jugement plutôt injuste, car les prêtres étaient préoccupés par le bon déroulement de l'événement tandis que le dalaï-lama pouvait se concentrer comme toujours sur sa présence à l'assistance. Mais le fait essentiel et leur réaction demeurent.

J'ai noté la même réaction chez des jeunes qui assistaient au Séminaire John Main de l'an 2000 où nous avions invité d'anciens animateurs du séminaire, y compris le dalaï-lama, à réfléchir sur le lien entre la méditation et la paix dans le monde, et sur le rôle d'intermédiaire du dialogue interreligieux. Les jeunes - et pour ce terme, nous devons nous en tenir à l'âge mesuré en années - recherchent l'expérience, et l'autorité pour interpréter l'expérience. Dans l'univers houellebecquien, nous avons l'expérience mais jamais le sens. Or le sens ne se met pas facilement en boîte. Ce n'est pas du fast-food, ou s'il l'est, il n'est pas nourrissant et à terme, sans doute qu'il nous rendra malade.

La prière est l'expérience du sens, et, en un sens plus que verbal, c'est aussi le sens de l'expérience. La contemplation, la vision de Dieu, est le but de toute existence. S'il y a bien une signification ultime dans le sens couramment admis du mot « sens », il doit s'agir de cela. Prier ou mourir. Comme nous prions, nous vivons. L'autorité extérieure, même en religion, devient oppression si elle n'est pas reliée à une autorité intérieure, même si on ne le comprend pas entièrement. C'est ce que l'on appelle, et qui est ressenti comme l' « authenticité ». Cette autorité intérieure s'éprouve dans la découverte de notre bonté innée, belle et radieuse, notre ressemblance avec Dieu. L'expérience de la méditation - la « prière pure » comme l'appelaient les Pères du désert - n'est que cette découverte personnelle de l'affinité d'identité entre nous et le mystère divin de notre source et destination finale. Cette autorité intérieure ne peut être imposée par une autorité extérieure. On ne peut pas obliger les gens à méditer. En tant qu'acte d'attention pure, dans toute la richesse de sens que Simone Weill donne à ce mot, la méditation est un acte purement gratuit, le don de soi qui unifie et transcende le moi. Durant ce semestre, j'ai proposé aux étudiants de méditer quelques minutes au début de mes cours. S'ils ne le voulaient pas, ils pouvaient arriver dix minutes plus tard et attendre à l'extérieur. En fait, je crois avoir trouvé la solution miracle pour que les étudiants arrivent à l'heure. Ils apprécièrent beaucoup cette expérience et y répondirent avec profondeur. Ainsi ont-ils pu avoir une sorte d'avant-goût de la contemplation dans leurs vies marquées par le stress et l'excès de stimulations, mais cela avait un sens en tant que prière et semblait apporter un changement. C'était aussi une façon d'unir dans la prière des personnes très diverses par leurs croyances et leurs attitudes envers la religion. Non seulement la méditation est l'espace naturel commun à toutes les religions et donc un puissant catalyseur de l'entente

inter-culturelle et de la paix, mais elle peut aussi donner à l'Occidental post-moderne morcelé, distrait et anxieux, un sens de la paix intérieure et de l'unité avec ses congénères.

Dans tout ceci, l'unique secret c'est la simplicité.

Les multiples formes de prière qui enrichissent la vie personnelle et communautaire devront, dans les temps à venir, satisfaire à cette exigence nouvelle d'une authenticité enracinée dans l'autorité intérieure de la contemplation. Sans référence à cette expérience de la contemplation qui, selon saint Bernard, remplit déjà et en permanence notre cœur, toutes les formes traditionnelles de prière resteront insatisfaisantes et inadéquates.

D'après les astrologues, nous sommes entrés dans l'ère du Verseau, une ère durant laquelle l'autorité intérieure prend le pas sur les formes extérieures. Le chrétien post-moderne n'est pas obligé d'y voir une menace. Nous pouvons y voir ce que le Nouveau Testament appelle le « Jour du Christ » qui, simplement, se fait plus proche, plus puissant et plus lumineux.